

en ma mère depuis son enfance, et domine sa relation aux autres, qu'elle se plaisait à regarder du haut de sa grandeur avec une commisération souvent dédaigneuse, voire méprisante. Je vouais d'ailleurs à mes parents une admiration sans réserve. Le premier et seul groupe auquel je me sois identifié, avant la fameuse "communauté mathématique", a été le groupe familial réduit à ma mère, mon père et moi, qui avais eu l'honneur d'être reconnu par ma mère comme digne de les avoir comme parents. C'est dire que les germes du mépris ont dû être semés dans ma personne dès mon enfance. Le moment serait peut-être mûr de suivre les vicissitudes, à travers mon enfance et ma vie d'adulte, de ces germes, et des récoltes d'illusion, d'isolement et de conflit en quoi certains d'eux ont levé. Mais ce n'est pas le lieu ici, où je suis un dessein plus limité. Je crois pouvoir dire que cette attitude de mépris n'a jamais pris dans ma vie une véhémence et une force destructrice comparables à celles que j'ai vues dans la vie de ma mère, (quand je me suis donné la peine de regarder la vie de mes parents, vingt-deux ans après la mort de ma mère, et trente-sept ans après celle de mon père). Mais c'est le moment maintenant ou jamais d'examiner avec attention, ici, au moins qu'elle a été la place de cette attitude dans ma vie de mathématicien.

Avant cela, pour situer dans son contexte général l'incident rapporté au paragraphe précédent, je voudrais insister sur ce fait, qu'il est entièrement isolé parmi mes souvenirs des années cinquante, et même de plus tard. Même de nos jours, alors que je constate pourtant une érosion parfois déconcertante de certaines formes élémentaires de la courtoisie et du respect d'autrui dans le milieu qui fût le mien⁸ (10), l'expression directe et non déguisée du mépris de patron à élève doit être une chose assez rare. Pour ce qui est des années cinquante, j'ai très peu de souvenirs qui aillent dans le sens d'une crainte qui aurait entouré alors une figure de notoriété, ou d'attitude de mépris ou simplement dédaigneuse. Si je fouille dans ce sens, je peux dire que lors de la première fois où j'ai été reçu chez Dieudonné à Nancy, avec l'amabilité pleine de délicatesse qu'il a toujours eue avec moi, j'ai été un peu éberlué par la façon dont cet homme raffiné et affable parlait de ses étudiants - tous des abrutis autant dire ! C'était une corvée de leur faire des cours, auxquels il était évident qu'ils ne comprenaient rien. ... Après 1970 j'ai entendu les échos[◇] venant du côté amphithéâtre, et j'ai su que Dieudonné était bel et bien craint des étudiants. Pourtant, alors qu'il était réputé pour avoir des opinions tranchées et pour les servir avec une franchise parfois tonitruante, je ne l'ai jamais vu se comporter d'une façon blessante ou humiliante, y compris en présence de collègues dont il avait piètre estime, ou aux moments de ses légendaires grosses colères, qui s'apaisaient aussi rapidement et aisément qu'elles avaient surgi.

Sans m'associer aux sentiments exprimés par Dieudonné au sujet de ses étudiants, je ne prenais pas non plus mes distances par rapport à son attitude, présentée comme la chose la plus évidente du monde, comme allant presque de soi de la part d'une personne qui avait une passion pour la mathématique. L'autorité pleine de bienveillance de mon aîné aidant, cette attitude-là m'apparaissait alors comme tout au moins une des attitudes possibles qu'on pouvait raisonnablement avoir vis-à-vis des étudiants et des tâches d'enseignement.

Il me semble que pour Dieudonné comme pour moi, imprégnés l'un et l'autre de cette même idéologie du mérite, l'effet isolant de celle-ci se trouvait dans une large mesure neutralisée lorsque nous nous trouvions devant une personne en chair et en os, dont la seule présence nous rappelait silencieusement des réalités plus essentielles que celles du soi-disant "mérite", et rétablissait un lien oublié. La même chose devait se passer pour la plupart de nos collègues ou amis, non moins imprégnés que Dieudonné ou moi du syndrome si répandu de supériorité. Sûrement tel est le cas encore aujourd'hui pour beaucoup d'entre eux.

⁸(10)

Par exemple, je ne compte plus le nombre de lettres, sur des questions aussi bien mathématiques que pratiques ou personnelles, envoyées à des collègues ou des ex-élèves que je considérais comme des amis, et qui n'ont jamais reçu de réponse. Il ne semble pas que ce soit seulement un traitement de faveur réservé à ma personne, mais bien un signe d'un changement de mœurs, d'après des échos dans le même sens. (Ceux-ci concernent, il est vrai, des cas où celui qui envoyait une lettre mathématique n'était pas connu du destinataire, mathématicien en vue. ...)